



Roman et oraliture chez Adiaffi et Bandaman : entre oralité et éco-responsabilité

Bi Goré KOÉ

Institut National Supérieur des Arts et
de l'Action Culturelle (INSAAC)

Abidjan / Côte d'Ivoire

koebigore@gmail.com

Résumé

Le roman négro-africain contemporain se veut un véritable terrain d'expression de la culture négroïde. Jean-Marie Adiaffi et Maurice Bandaman utilisent savamment les ressources de la riche culture ancestrale akan pour imprimer à leurs textes romanesques une esthétique très novatrice. Certaines croyances animistes caractérisées par les cultes aux mânes des ancêtres, l'adoration des chaises, des boubous et autres objets sacrés sont omniprésents dans leurs récits. Une sorte de numérologie liée aux croyances ancestrales rythme certains aspects de la vie sociétale. A cet effet, les chiffres 2, 3, 4 et 7 sont souvent sollicités pour traduire des réalités du quotidien. Ce faisant, l'exploitation de certaines catégories romanesques implique une réelle éco-responsabilité de la part des romanciers tant la sagesse et l'humanité qu'incarne les personnages parfois animaliers séduisent les lecteurs. Cette humanisation du règne animal sous le sceau du conte, évoluant dans des espaces de contes de fées, est aussi une invitation adressée aux lecteurs par ces romanciers à une prise de conscience de notre responsabilité de la protection de la nature.

Mots clés : Culture, Ancestrale, oralité, Ecologie, Responsabilité.

Abstract

Contemporary Black African literature, particularly the novel, constitutes a veritable space for the expression and articulation of Black African cultural heritage. Jean-Marie Adiaffi and Maurice Bandaman skilfully draw upon the rich resources of Akan ancestral culture to imbue their novels with a highly innovative aesthetic. Certain animist beliefs, manifested through the veneration of ancestral spirits, the worship of stools, traditional robes, and other sacred objects, are pervasive throughout their narratives. A form of numerology rooted in ancestral beliefs also permeates various aspects of social life. In this regard, the numbers 2, 3, 4, and 7 are frequently invoked to symbolise and convey realities of everyday life. Furthermore, the exploitation of certain novelistic categories entails a genuine form of ecological responsibility on the part of these writers, insofar as the wisdom and humanity embodied by their characters - some of whom are drawn from the animal kingdom - hold a particular appeal for readers. This humanisation of the animal world, framed within the conventions of the folktale and unfolding in fairy-tale-like settings, also constitutes an invitation extended by these novelists to their readers to develop a heightened awareness of their responsibility towards the preservation and protection of nature.

Keywords: Culture, Ancestral, Orality, Ecology, Responsibility.



Introduction

Dans leur quête d'une mue autonomisante au double plan scriptural et sémantique, certains romanciers africains contemporains ont recours au riche patrimoine de l'oralité négro-africaine. Selon Pierre N'da, « *cet accouplement des techniques modernes et des pratiques traditionnelles ou cette fécondation de l'écriture romanesque par l'oralité a donné un style spécifique, une écriture protéiforme, un texte hybride* ». (2008, p. 10)

Au nombre des ressources de l'oralité savamment exploitées par les romanciers, notamment chez Jean-Marie Adiaffi et Maurice Bandaman, on peut citer les croyances ancestrales avec parfois l'exploitation du langage des nombres et surtout la pratique récurrente d'une forme implicite d'éco-écriture. De la convocation d'une numérologie romanesque à la pratique d'une scripturalité éco-responsable, nous trouvons ainsi toute la motivation à analyser le sujet « Roman et oraliture chez Adiaffi et Bandaman : entre oralité et éco-responsabilité ».

Les Akan constituent un groupe ethnique majoritaire en Côte d'Ivoire, aux côtés des Mandé, des Krou et des Gour. Originaire du Ghana, ce peuple s'est implanté dans le Sud, le Centre et l'Est du pays et est organisé en plusieurs sous-groupes tels que les Baoulé, les Agni et les Akan lagunaires (comme les Bétibé, les Alladian, les Ébrié, etc.).

Jean-Marie Adiaffi et Maurice Bandaman sont issus de cette entité ethnique. Dans leurs textes respectifs, la riche culture identitaire akan est omniprésente. La présente étude retient comme corpus les œuvres suivantes : *La carte d'identité*

de Jean-Marie Adiaffi et *Le-Fils-de-la-femme-mâle* de Maurice Bandaman. La présente contribution s'appuie sur une méthode d'analyse plurielle englobant la sémiotique, la sociocritique et l'analyse du contenu. Elle établira d'abord certains fondements culturels, notamment la numérologie ; ensuite, l'analyse portera sur les indices de l'éco-scripturalité émanant des choix esthétiques et de certaines pratiques culturelles.

I. De la convocation de certains fondements culturels du terroir à la célébration d'une "akanité esthétique"

Chez Adiaffi et Bandaman, l'écriture romanesque se veut un mélange savant entre les traits caractéristiques traditionnels du roman classique et la riche culture akan. Jean-Marie Adiaffi (2000, p.5) justifie lui-même ce choix esthétique :

L'écrivain doit constamment répondre à la grande question : pour qui écrit-on ? Pourquoi écrire ? Et la question du comment écrire ? » s'impose naturellement : elle est la solution des deux premières questions.

Pour ma part, je garde de la tradition orale les traits esthétiques de nature à innover, à réinventer un nouveau langage. Il y a des moments où la tradition est plus révolutionnaire que la modernité déjà radotante.

L'oralité enrichit de ce fait les textes de ces romanciers et donne un caractère révolutionnaire à leur écriture.



1. Des croyances animistes ou l'affirmation d'une certaine « akanité romanesque »

La foi animiste sert de substrat aux nombreuses croyances et pratiques ancestrales chères aux sociétés traditionnelles négro-africaines. Les Akan de l'Afrique de l'Ouest en général et ceux de Côte d'Ivoire en particulier ne dérogent guère à cette vision. Ainsi, selon cette observation de Jean-Pierre Makouta Mboukou (1980, p. 102),

Le négro-africain est essentiellement animiste. Tout dans la nature, en effet, a une âme et peut devenir objet d'adoration, un esprit, un Dieu. Les êtres inanimés peuvent être le siège d'un esprit, d'un dieu, d'une force surnaturelle. Et lorsque le Négro-africain semble adorer cet objet inanimé, c'est en fait la force surnaturelle qui y siège, l'esprit, l'âme, le dieu qui y a élu domicile qu'il adore.

Dans *La Carte d'identité* de Jean-Marie Adiaffi, le prêtre catholique et Méléoudouman le personnage principal, dans une discussion amicale mais sincère, défendent chacun de son côté, les valeurs liées à la foi. Méléoudouman soutient fermement sa religion animiste, cette religion de la terre dont les attributs sont parfois des objets du quotidien et officiee par des prêtres traditionnels. Le prêtre traditionnel ou la prêtresse en pays Agni sert de trait d'union entre Dieu, l'Etre Suprême et les humains. Il sert aussi d'intermédiaire entre les petits dieux subalternes que sont les esprits des eaux, des montagnes, des morts, des génies, etc., et le monde des vivants.

Le père Joseph, toujours à la recherche des objets de cultes sacrés animistes afin de les brûler, s'est vu poser la question

suivante par Méléoudouman : « - *Mais dans ce cas, mon père, pourquoi profanez-vous nos statuettes, nos masques, nos bois sacrés, pourquoi brûlez-vous nos dieux ?* » (La CI¹, p. 92). Ces objets de culte traqués par le prêtre catholique font partie intégrante des fondamentaux des pratiques, et croyances animistes en pays akan.

Les cultes aux morts constituent aussi un élément important des croyances traditionnelles. A la recherche de sa carte d'identité égarée, Méléoudouman se rend au cimetière pour interroger les mânes ancestraux : « - *Cimetière, mort, auriez-vous vu ma carte d'identité perdue ?* » (La CI, p. 130). Autre fait de croyance animiste lié au calendrier traditionnel, c'est la symbolique des jours. En effet, le vendredi est un jour sacré en pays akan. Jean-Marie Adiafi l'exprime avec beaucoup de clarté : « *En fait, le vendredi sacré est au calendrier sacré Akan ce que le dimanche est au calendrier chrétien, grand jour d'adoration des dieux. C'est le jour faste pour obtenir des dieux toutes les faveurs* » (La CI, p. 132).

De nombreux autres objets font l'objet de culte. Les tams-tams, chaises et tambours sacrés font constamment l'objet d'adoration. Méléoudouman sollicite l'aide des mânes des ancêtres en convoquant les chaises sacrées : « *Ô chaises sacrées de mes pères, je suis venu vous adorer, vous interroger. Vous, génie de ma race, génies de mes eaux, génies de mes terres, génies de mon ciel, génies de mon peuple (...) accordez-moi le pardon* » (La CI, p. 143).

Parmi les croyances ancestrales négroïdes les plus répandues qu'on découvre chez les Akan, on peut noter la vie

¹ Pour la fluidité et une bonne présentation du travail, nous retiendrons les abréviations suivantes :

- La CI pour La Carte d'identité de Jean Marie Adiaffi
- LFFM pour Le Fils de-la-femme-mâle de Maurice Bandaman.



post-mortem. En Afrique, la vie après la mort revêt plusieurs formes. Ce phénomène revient de façon récurrente dans les textes d'Adiaffi et de Maurice Bandaman. Ainsi, comme le souligne Jean-Pierre Makouta Mboukou (1980, p. 145), « Des œuvres entières ont pour centre d'intérêt la spiritualité négro-africaine : toute la foi dans les dieux, les mânes des ancêtres ».

L'interaction entre les esprits des morts et les vivants nourrit la conscience collective dans les sociétés traditionnelles négro-africaines. Dans *Le Fils de-la-femme-mâle* de Maurice Bandaman, ces propos de réconfort d'Akandan à l'endroit de N'juaba qui vient de perdre son mari sont éloquents : « - *Ton mari a disparu, mais il n'est pas mort. Il est revenu dans cet enfant. C'est pourquoi le conseil de famille, conformément à la tradition, a choisi de donner au nouveau-né le nom de son père. Oui, ton fils qui est aussi ton "mari" se nommera Awlimba, Awlimba Tankan* » (LFFM, p. 53). Cette forme de vie après la mort justifie amplement les paroles du conte "Sarzan" de Birago Diop. Selon ces vers, la vie est un processus continue, la réincarnation, un système de changement d'état. Les ancêtres sont de ce fait vivants : « *Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire... Ils sont dans le sein de la femme. Ils sont dans l'enfant qui vagit, et dans le tison qui s'enflamme* » (Birago Diop, 1969, pp. 179-181).

L'homme ne meurt donc jamais, la vie ne s'éteint donc pas, elle se répand partout, à travers les êtres et les choses. Ce culte permanent que rendent les hommes aux ancêtres à travers des représentations symboliques, intermédiaires supranaturels entre les humains et le Dieu suprême, est à l'origine de la réflexion suivante de Jean Pierre Makouta Mboukou (1980, p. 235) :

Les peuples négro-africains sont profondément croyants. C'est l'une des raisons qui font que les idéologies athées ne risquent pas de faire de nombreux adeptes sincères en Afrique Noire. Les romanciers eux, fidèles à la foi ancestrale, même s'ils sont devenus chrétiens et marxistes, nous font voyager à travers les spiritualités et les religions nègres.

Au nombre des phénomènes et croyance décriés à travers les textes des romanciers négro-africains, il y a la sorcellerie. Les écrivains Akan comme Adiaffi et Maurice Bandaman évoquent constamment cette pratique qui hante toutes les couches de la société. Pour Jean-Pierre Makouta MBoukou, il s'agit d'un phénomène de dimension planétaire :

la croyance aux sorciers est un problème à l'échelle de l'humanité tout entière. Il a subjugué les consciences dans l'Europe du Moyen-âge et du 16^e siècle qui a tenté de se débarrasser des sorciers par le bûcher de l'Inquisition (...). Ce phénomène crée une psychose telle que la foi chrétienne en est ébranlée. Car la religion chrétienne n'apporte pas de garantie nécessaire et suffisante pour que les chrétiens triomphent définitivement. (1980, p. 121)

Dans *Le Fils-de-la-femme-mâle*, Awlimba décède à la suite d'une morsure de vipère en pleine poitrine. Après son inhumation, Assamoi est surpris le soir même de son enterrement en train de creuser dans sa tombe. Selon la croyance locale, c'est Assamoi le sorcier qui, métamorphosé en vipère, a ôté la vie à Awlimba : « C'est donc lui, Assamoi, qui a tué mon neveu ? » (LFFM, p. 56). En pareille occasion,



Received: 10/04/2026 Accepted: 15/06/2026 Published: 15/07/2026

en conformément aux us et coutumes locales, la famille du meurtrier doit payer des dommages détaillés comme suit : « ... sept bœufs, trois béliers, quatre boucs, sept caisses de vin français et vingt-et-un fûts de vin de palme ! Oui, il nous faut tout cela pour apaiser l'âme d'Awlimba... » (LFFM, p. 57).

Hormis les croyances sus-évoquées, la symbolique des chiffres revêt un caractère très important en pays Akan.

2. De la symbolique des nombres en pays Akan

Dans les textes de Jean-Marie Adiaffi et Maurice Bandaman, les chiffres les plus convoqués sont deux (2), trois (3), sept (7) et leurs multiples.

Comme guidé par les esprits de jumeaux parce que lui-même jumeau à la naissance, Jean-Marie Adiaffi (1992, p. 68) met souvent en scène dans ses romans, des personnages qui sont des jumeaux, tous deux des hommes. C'est le cas dans *Silence, on développe avec les personnages jumeaux*, « N'da Béttié Sounan frère jumeau de N'da Fangan Walé (...). La corde jumelle du mensonge et de la vérité (...) ». Les personnages principaux dans *Les Naufragés de l'intelligence* se présentent aussi dans la même configuration de jumeaux à caractères diamétralement opposés, N'da Tê le mauvais jumeau et N'da Kpa qui incarne le bien. Adiaffi (2000, p. 11) justifie éloquentement son choix esthétique :

Malheureusement, sur cette terre créée par Nanan Gnamien et la Déesse Assié, ni la perfection ni l'achèvement ne sont des principes, des idéaux. Tout est jumeau, comme N'da Tê lui-même, le mauvais jumeau, symbole du Mal, et le jumeau de N'da Kpa, le bon jumeau, l'incarnation du Bien. Et, toujours, dès que le Bien, Kpa, se présente, voici surnois, perfide,

le Mal, Tê, qui pointe son gros nez reniflant la puanteur...

Cette double représentation de l'exercice du pouvoir et de son contre-pouvoir se veut une véritable symbolique du chiffre deux (2). Contrairement aux deux romans cités, *La carte d'identité* met en scène un personnage principal unique, Méléoudouman, le prince de Bétitié, humilié et torturé par le Commandant Kakatika et son garde Floco. L'arrestation de Méléoudouman en présence d'une population ahurie et désabusée qui assiste impuissante à la pire scène d'humiliation de son prince Méléoudouman. Toutefois, les forces occultes volent au secours de l'infortuné prince, car la jeep censée transporter Méléoudouman jusqu'au bureau du Commandant tombe miraculeusement en panne. Selon les croyances locales, deux forces surnaturelles sont venues au secours de Méléoudouman :

C'est tout simplement fantastique. Surnaturel. Ah ! Cette Afrique, cette insondable Afrique ! (...) Et les spectateurs follement superstitieux, qui interprètent les moindres signes comme étant faste ou néfastes s'en donnent à cœur joie. Ils commencèrent à louer la puissance extraordinaire du djibô de Méléoudouman, l'intervention magique des ancêtres. Ces deux puissances conjuguées avaient donc bloqué le moteur (...) (La CI, p. 12)

Les effets combinés des deux forces occultes complémentaires, à savoir, le fétiche ou djigô de Méléoudouman et le secours des mânes ancestraux, ont immobilisé le véhicule du commandant tortionnaire à la grande satisfaction de la population.



Received: 10/04/2026 Accepted: 15/06/2026 Published: 15/07/2026

Le chiffre (2) symbolise aussi et parfois la complémentarité, l'union sacrée entre deux entités antinomiques. Dans *Le fils-de-la-femme-mâle*, cette réalité semble parfois respectée. Le portrait physique d'Awlimba III est éloquent :

Ses cheveux étaient moitié blancs, moitié noirs (...).
Sa poitrine était un phénomène extraordinaire. Sur la partie droite, du côté où logent la raison, la logique, la franchise, la vérité, l'honneur, l'intégrité, la clairvoyance, pointait un sein en forme de fusée, un sein de femme somme toute ! Sur la partie gauche, du côté où bouillonnaient sept cœurs assemblés en un (...) s'étalait une épaisse forêt de poils qui en faisait une poitrine d'homme ! Poitrine d'homme, poitrine de femme à la fois ! Et pour combler le tout, ses deux sexes ! La femelle devant, le mâle derrière lui !
(LFFM, p. 156)

La dualité antimonique qui caractérise les traits physiques d'Awlimba n'est pas fortuite. En effet, sa mère Bla Yassoua est aussi bissexuée, une femme mâle :

Bla Yassoua ! Cette femme au nom guerrière,
Bla Yassoua ! Cette femme-mâle,
Bla Yassoua ! Cette femme-nagîni qui est aussi naïade.
(LFFM, p. 144)

Hermaphrodisme, dualité, bicéphalisme, couple, jumeaux, etc. l'orientation scripturale visant à mettre en exergue la symbolique du nombre deux (2) se veut une réécriture d'un pan sacré lié aux réalités existentielles en Afrique noire. Dans la conscience collective est gravée l'existence de couples parfois antinomiques mais complémentaires ; c'est la base de

l'équilibre divin et physique. Ainsi, le ciel et la terre, le mâle et la femelle, l'homme et la femme, l'eau et le feu, le bien et le mal, la vie et la mort, le jour et la nuit, etc. sont autant de couples qui servent de fondements, gage d'un équilibre existentiel.

Trois (3) est aussi un chiffre savamment exploité par Maurice Bandaman et Jean-Marie Adiaffi à des fins esthético-culturelles. Le chiffre trois revient de façon récurrente dans le texte de Maurice Bandaman. En effet, quelques instants après la mort d'Awlimba, son fils naît et à la surprise générale, le nouveau-né appelle trois fois son père, l'oblige à ouvrir les yeux, parler avec lui avant que celui-ci s'éteigne à jamais :

Le nouveau-né au grand étonnement de tous, s'assit sur le corps de son père, et dit :

Père, je viens de naître ! Oui, je viens de naître ! Lève-toi et que je vois la couleur de tes yeux !

Au troisième appel, le nouveau-né frappa de son nombril le front du cadavre qui entra en transe, poussa des cris, ouvrit les yeux, se dressa, pris le bébé dans ses bras, le serra contre sa poitrine, puis lui dit :

- Tu nais et moi je meurs (...)

Le nouveau-né poussa trois cris qui firent taire tout le monde. (LFFM, p. 42)

Pour réveiller son défunt père, le nouveau-né l'appelle trois fois, ensuite après la mort définitive de ce dernier, il pousse trois cris perçants qui ont fait taire tous les habitants du village. Ce qui augure de la naissance d'un bébé doté de pouvoirs surnaturels. Les trois appels et les trois cris sont des symboles. Le premier est un cri d'alerte, le second est un



rappel, une insistance et le troisième appelle à l'action, à l'exécution.

Awlimba III est un véritable géant. En route pour sa confrontation avec le roi dictateur Aganimo, un seul pas a suffi au monstre humain pour atteindre son adversaire : « *D'un pas, Awlimba traversa les trois kilomètres d'étendue d'eau marine qui séparaient l'île du territoire de l'or* » (LFFM, p. 164).

Au sujet de l'expression de l'anachronisme temporel au sujet du temps passé par Awlimba dans le ventre de la terre, le chiffre trois (3) est encore convoqué par l'écrivain. Pendant que Awlinba estime qu'il a passé vingt-et-un mois dans ce lieu mythique, son épouse le ramène au temps réel : « - Tu deviens fou, Awlimba ! Est-il possible en moins de trois heures, d'accoucher d'un enfant et de tomber enceinte aussitôt ? »

Hormis ces deux chiffres, le chiffre sept (7) est aussi omniprésent dans les textes du corpus. Les croyances animistes négro-africaines accordent une importance particulière au chiffre 7 qui est aussi biblique. Dans *La carte d'identité*, Jean Marie Adiaffi fait une description très détaillée de chacun des deux principaux quartiers de la ville de Bétitié : le quartier européen et le quartier indigène. Le constat est saisissant, les indigènes vivent dans des conditions inacceptables, dans une souffrance indescriptible. Il s'en remet à la responsabilité de Dieu le Créateur qui selon lui, doit revoir sa copie au sujet de la création. Il convoque à cet effet le chiffre 7 qui est le chiffre de la création biblique selon Genèse 1, verset 1, qui dit que Dieu a créé la terre et ses habitants en six jours pour se reposer le septième jour. Dans cette nouvelle initiative, l'écrivain invite Dieu à se faire aider par l'homme : « *Cette fois donc (...) Sept jours de méditation, le*

dimanche inclus : pas de repos. Et avec la participation de l'homme, le premier concerné : il s'agit de sa liberté, de son destin (...) Sept jours de conclave préalable ! Sept jours de grands travaux pratiques » (LCI, p.19).

Aussi dans la très misogyne société secrète Senoufo de Côte d'ivoire, l'initiation a pour base fondamentale le chiffre sept. Jean-Pierre Makouta Mboukou (1980, pp. 35-36) en donne quelques précisions :

l'initiation se fait par période de 7 : 7 jours, 7 ans. Les jeunes gens mariés ou célibataires admis aux divers stages initiatiques par classe d'âge, passent 7 jours dans la forêt sacrée où ils sont initiés au secret du Poro et au secret des masques ; il y en sept, qui sont comme sept degrés, sept étapes dans l'accession au secret du Tchomigi.

Dans Le fils-de-la-femme-mâle, Maurice Bandaman convoque régulièrement le chiffre 7 et ses multiples. C'est le cas lorsque le personnage mythique féminin Mami-Watta précise les différentes postures prénatales d'Awlimba III :

C'est moi, Mami-Watta ! cria-t-elle. J'ai ravi cet enfant à sa mère alors qu'il ne vivait dans son ventre que depuis 7 mois. Pendant sept autres mois, je l'ai couvé dans mes sept ventres à raison d'un mois par ventre. Il lui reste encore sept derniers mois à passer quelque part avant sa véritable naissance (...) Les sept disciples parlementèrent et décidèrent d'enfouir l'enfant dans la caverne d'un rocher. (LFFM, p. 155)

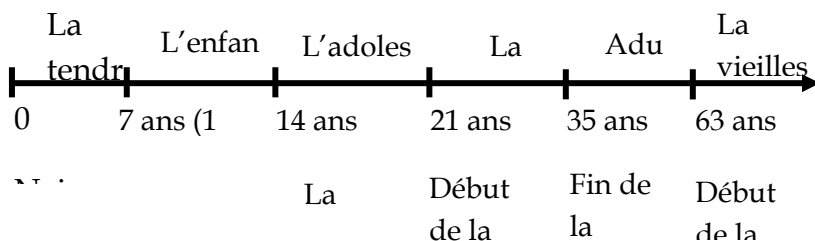
Dans l'évolution du récit, le chiffre sept est omniprésent. On peut citer par exemple, les sept dents d'Awlimba II à la naissance (p. 25), la barbe du vieillard qui fait sept fois le tour



Received: 10/04/2026 Accepted: 15/06/2026 Published: 15/07/2026

du monde (p. 27), les sept batonnets utilisés pour la préparation mystique du Roi Aganimo (p. 159), etc.

Au-delà de l'utilisation à caractère symbolique et parfois merveilleux du chiffre sept, fort est de constater que dans la plupart des tribus négro-africaines, ce chiffre constitue un véritable référent sociologique. Le chiffre sept symbolise l'unité, l'harmonie, la fusion et la complémentarité. Il est le résultat de l'addition de deux autres chiffres mythiques que sont quatre (4) et trois (3). En pays Akan, le chiffre trois (3) est le symbole de l'homme, tandis que le chiffre quatre (4) symbolise la femme. C'est une société matriarcale, c'est pourquoi le chiffre quatre qui est supérieur à trois, est consacré à la femme. Par contre, chez les Mandé, les Krou et les Gour, le chiffre quatre (4) est le symbole de la masculinité alors que le chiffre trois est celui de la femme. Ce sont des sociétés fortement misogynes. L'essentiel du pouvoir sociétal est concentré entre les mains des hommes. Le chiffre sept représente ainsi l'union sacrée entre l'homme et la femme. Il régit aussi les différentes étapes de la vie de l'homme. Nous proposons une représentation graphique des tranches d'âges sur une échelle des temps.



Si la plupart de ces étapes coïncident avec la vision du monde moderne, fixer l'âge de la vieillesse à 63 ans (3×7 ans

x 3) fait partie intégrante de la culture de certaines tribus négro-africaines, notamment chez les Akan.

A cet effet, le passeur de Blôlo est formel, l'esprit d'Awlimba ne peut pas rejoindre l'au-delà car il est mort avant l'âge de 63 ans : « Quoique déçu, Awlimba se rappela la règle divine et cosmogonique selon laquelle une personne n'ayant pas vécu ses trois cycles de vie, c'est-à-dire, trois-fois-vingt-un an ou, pour rester dans le langage profond, trois-fois-sept-ans-fois-trois, n'a pas le droit de se rendre à Blôlo. » (LFFM, p.51)

De ce qui précède, nous retenons que les chiffres deux, trois et sept ont un ancrage profond dans la conscience collective des négro-africains et font partie intégrante de leurs us et coutumes ancestrales. Toutefois certaines pratiques ou croyances animistes convoqués par Jean Marie Adiaffi et Maurice Bandaman impriment à leurs différents textes un caractère éco-responsable.

2. Les catégories romanesques, un choix éco-responsable

Le roman africain contemporain s'est beaucoup enrichi de l'oralité négro-africaine. Le sous-titre de *Conte romanesque* du roman *Le Fils de-la-femme-mâle* de Maurice Bandaman n'est pas fortuit. En dehors des styles narratifs alléchants qu'on reconnaît aux deux romanciers ivoiriens, les textes oraux qu'ils convoquent sont le plus souvent d'une haute portée éducative à cause des nombreuses leçons de moralité qu'ils renferment. Cet avis est partagé par Roger Tro Deho (2008, p. 28) en ces termes :

Quelles soient explicites ou implicites, ces différentes leçons de morale apportent la preuve que Jean-Marie Adiaffi et Maurice Bandaman ne se limitent pas au pur plaisir de la narration. Le conte traditionnel dont se



Received: 10/04/2026 Accepted: 15/06/2026 Published: 15/07/2026

réclament leurs romans est un genre didactique par excellence c'est tout naturellement donc que *Silence, on développe, Les Naufragés de l'intelligence* et *Le Fils de-la-femme-mâle* restent fortement marqués de significations morale, religieuse et politique.

L'éthique et l'esthétique sont ainsi en parfaite harmonie pour créer des œuvres de génie. Dans ce projet, la convocation des personnages sylvestres et de certains éléments de la nature plonge le lecteur dans une véritable éco-écriture où les animaux sont des acteurs de premier plan dans des écomilieus, le tout, relaté dans un récit merveilleux.

2.1. Des éco-personnages réels et mythiques

L'omniprésence de la nature et de toutes ses composantes dans le roman négro-africain est parfois une conséquence du mélange des genres dont profite ce genre englobant. La plupart des genres littéraires surtout relevant de l'oralité sont des ressources qui enrichissent le roman contemporain. Pour Pierre N'Da (2003, p. 158), « une telle écriture, africaine, moderne, apparait comme une des meilleures stratégies pour appréhender et affronter les réalités des sociétés moderne de l'Afrique actuelle. » Cette phagocytose scripturale est soutenue par Mikhael Bakhtine (1978, p. 11) en ces termes :

Le roman permet d'introduire en son entité toutes espèces de genres tant littéraire [nouvelles, poésies, poèmes, saynète] qu'extralittéraires [études de mœurs, textes rhétoriques, scientifiques, religieux, etc.]. En principe, n'importe quel genre peut s'introduire dans la structure d'un roman, et il n'est guère facile de découvrir un seul genre qui n'ait été un jour ou l'autre incorporé par un autre.

Au nombre des récits oraux incorporés, figure le conte, véritable « éco-genre » dont les personnages sont le plus souvent animaliers et qui évoluent dans le milieu sylvestre. Dans son conte romanesque intitulé *Le Fils-de-la-femme-mâle*, le choix des personnages animaliers pour en faire les Maîtres du personnage humain Awlimba n'est pas fortuit. Tout à tour, Alua-le-Chien, Bwalodohé-le-Bélier, Kokoti-le-Porc, Akohiman-le-Coq, Akatchi-le-Caméléon, Suhi-l'Éléphant et Kotokly-la-Pie ont enseigné à Awlimba II, les vertus suivantes : l'Amour et la Fidélité, la Force et la Tolérance, l'Indifférence face à la médisance et aux critiques infondées, l'Art de gouverner et de Séduire, la Prudence et la Sagesse, les méfaits de la Force brutale, la Poésie ou l'art de l'expression correcte. Autant de valeurs ou leçons qui ont aidé Awlimba à poursuivre sa quête, celle de créer les conditions du renversement du dictateur Aganimmo.

Certes, ce sont des personnages mythiques, mais la convocation de personnages du milieu sylvestre pour assurer une fonction didactique, renvoie à une responsabilité qu'on pourrait qualifier d'écologique, car cela place le règne animal au centre des préoccupations des humains. Les vertus incarnées par certaines espèces animales sont dignes de respect. C'est pour ainsi dire, une invitation inavouée à la protection des espèces animales, véritable réservoir de sagesse. Subséquemment, dans la Bible, à travers le livre de Job 11, 5-6, 7-8 et Job 12, 7-8, Job demande à Tsophar d'interroger la terre et les animaux, s'il veut connaître et décoder les secrets de la sagesse universelle :

Question de Tsophar :
Oh si Dieu voulait parler
S'il ouvrait les lèvres pour te répondre



Received: 10/04/2026 Accepted: 15/06/2026 Published: 15/07/2026

Et s'il révélait les secrets de la sagesse, ...
Prétends-tu sonder les pensées de Dieu,
Parvenir à la connaissance parfaite du Tout-Puissant ?
Elle est aussi haute que les cieux : que feras-tu ?

Réponse de Job :

Interroge les bêtes, elles t'instruiront
Ls oiseaux du ciel, ils te l'apprendront
Parle à la terre, elle t'instruira
Et les poissons de la mer te le raconteront.

Les personnages issus du monde sylvestre témoignent de la croyance multiséculaire du rôle important que joue les animaux dans l'équilibre des sociétés humaines. Cette éco-responsabilité scripturale est une invitation au respect de toute la création y compris les espèces animales bien évidemment.

2.2. Des éco-espaces réels et mythiques

L'aménagement des aires protégées a depuis toujours fait partie intégrante de la culture négro-africaine. Il s'agit surtout des espaces sacrés dédiés aux esprits et autres dieux subalternes vénérés par les communautés. Ces lieux qui sont pour la plupart des endroits de cultes divins, revêtent une double dimension à la fois physique et métaphysiques.

L'analyse qu'en fait Madeleine Borgomano (1988, p. 5) est édifiante : « Dans le roman africain, l'espace africain se définit d'abord par un rapport du monde dicté par la foi inébranlable en l'existence d'une double réalité. L'espace est en somme, toujours double. L'espace visible [...] est accompagné d'un

autre espace invisible [...] et beaucoup plus puissant que le visible. »

C'est le cas avec cet espace mythique que décrit Jean-Marie Adiaffi dans *La carte d'identité* :

« Pour sa toilette, le quartier des génies s'en fait une parure admirable. Passé ce quartier, en amont du ruisseau, le paysage devient de plus en plus mystérieux jusqu'à la presqu'île sacrée dominée par un fromager patriarcal, palais de tous les dieux, de tous les génies. C'est le domaine sacré [...] L'accès est strictement interdit. Hormis les initiés, quiconque s'y rend établit en même temps son passeport pour l'autre monde. »
(La CI, p. 76)

En dehors de sa dévolue fonction spirituelle, les espaces sacrés ont un rôle écologique ignoré des riverains. La présentation minutieuse de ces lieux sacrés attire l'attention du lecteur non seulement sur leur beauté mais aussi et surtout sur l'équilibre environnemental engendré par les espaces protégés.

L'espace romanesque peut être aussi purement mythique, c'est le cas pour les récits oniriques. L'espace dans un conte peut parfois être flou, confus ou même invisible. « le ventre de la terre » en est un exemple patent dans *Le Fils-de-la-femme-mâle* de Maurice Bandaman. Parti pour une partie de chasse nocturne, Awlimba se retrouve soudainement dans un autre monde :

C'est donc dans le ventre de la terre qu'Awlimba marchait, son fusil sur l'épaule, inconscient du changement d'univers. Le ventre de la terre était large, profond, spirale, stratifié [...] Quand Awlimba eut traversé le vingt et unième niveau, le ventre de la terre



Received: 10/04/2026 Accepted: 15/06/2026 Published: 15/07/2026

se referma sur lui ; il se retrouva sur une berge que
baignait un fleuve écumeux, tumultueux, coléreux.
(LFFM, pp. 17-18)

Convoquer les espaces invisibles relève du merveilleux du conte oral africain. Toutefois, les soupçons de réalisme dissimulés dans ces lieux, renvoient le lecteur à une idée d'éco-espaces hyperprotégés car invisibles à l'œil nu, des espaces de rêve. L'écrivain plonge de ce fait le lecteur dans un milieu surnaturel agréable à vivre d'où ressurgit l'idée de bien être environnemental. Cette éco-écriture se veut, comme nous l'avons relevé, une sensibilisation et une motivation à la protection de la nature.

De ce qui précède, le choix de certaines catégories romanesques notamment le milieu sylvestre est une attitude qu'on pourrait traiter d'éco-responsable de la part des écrivains.

Conclusion

Au terme de la présente analyse, nous pouvons retenir trois aspects essentiels dans l'écriture romanesque chez Jean-Marie Adiaffi et Maurice Bandaman. La foi animiste demeure le socle, l'élément essentiel qui fonde l'équilibre de la vie communautaire. Conformément à cette ligne scripturale, les esprits des ancêtres sont constamment sollicités pour résoudre les problèmes courants des humains. Aussi, une certaine numérologie ancestrale guide et rythme certains chapitres du quotidien. Enfin, la convocation de personnages animaliers et de certains éléments de la nature donne des soupçons d'une écriture qui attire l'attention du lecteur sur la protection de la nature.

Références bibliographiques

- ADIAFFI Jean-Marie, 1992, *Silence, on développe*, Editions Nouvelles du Sud, Paris.
- ADIAFFI Jean-Marie, 2000, *Les naufragés de l'intelligence*, CEDA, Abidjan.
- ADIAFFI Jean-Marie, 2000, Préface de l'œuvre *Les naufragés de l'intelligence*, CEDA, Abidjan.
- BAKHTINE Mikhael, 1978, *Esthétique et théorie du roman*, paris, Gallimard.
- BORGOMANO Madeleine, 1988, « Temps et espace dans le roman, quelques conditions de recherches » in *Revue de littérature et d'esthétique négro-africaine*, Volume 8, Abidjan.
- DIOP Birago, 1969, *Les contes d'Amadou Koumba*, Présence Africaine, Abidjan.
- MAKOUTA MBOUKOU Jean-Pierre, 1980, *Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française (Problèmes culturels et littéraires)*, NEA, Abidjan.
- MAKOUTA MBOUKOU Jean-Pierre, 1983, *Spiritualités et cultures dans la prose romanesque et la poésie négro-africaine (de l'oralité à l'écriture)*, NEA, Abidjan.
- N'DA Pierre, 2003, *L'Écriture romanesque de Maurice Bandaman ou la quête d'une esthétique africaine moderne*, Paris, L'Harmattan.
- N'DA Pierre, 2008, Préface *Création romanesque négro-africaine et ressources de la littérature orale de Roger Tro Deho*, L'Harmattan, Paris.
- TRO DÉHO Roger, 2008, *Création romanesque négro-africaine et ressources de la littérature orale*, Paris, L'Harmattan.